Schifano, Elsa. – *L'édition africaine en France : portraits*

Paris, L'Harmattan, 2003, 238 p.

Cécile Canut

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5910>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.5910

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006

Pagination : 245-246

ISBN : 978-2-7132-2089-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Cécile Canut, « Schifano, Elsa. – *L'édition africaine en France : portraits* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5910> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5910>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Schifano, Elsa. – *L'édition africaine en France : portraits*

Paris, L'Harmattan, 2003, 238 p.

Cécile Canut

- 1 Écrit à partir d'un important bagage bibliographique et de solides connaissances de terrain, l'ouvrage d'Elsa Schifano tente de dresser un panorama de l'édition africaine à travers un parcours évoquant tour à tour les faits (Qu'est-ce qu'un écrivain africain ? Qui écrit ? Où ? Comment ?), les enjeux (Pourquoi écrire ?) et les interrogations que l'édition de la littérature africaine pose.
- 2 Construit en trois parties, ce livre traite dans un premier temps du sens de l'écriture en Afrique à travers un premier titre un peu étrange : « Ce qu'écrire africain veut dire : état des lieux. » Alors que, depuis quelques décennies, les Occidentaux s'essaient à qualifier un champ littéraire, jusque-là très peu connu et en tout cas peu rentable, en le délimitant non pas vraiment par des frontières spatiales mais par « la morphologie, le faciès de ses auteurs », l'auteure inscrit sa réflexion dans le champ politique actuel. En effet, pourquoi depuis cinq ans l'Europe et plus particulièrement la France montre-t-elle un engouement forcené pour la culture africaine et notamment pour l'écriture en Afrique (prix littéraires, festivals et autres activités en direction de ce continent) ?
- 3 Sans répondre à cette question, E. Schifano passe en revue toutes les difficultés qui s'imposent aux écrivains depuis le début de cette aventure littéraire en Afrique : la dépendance immédiate vis-à-vis des pays colonisateurs avec le rôle des préfaces légitimant la valeur littéraire des ouvrages, puis, aujourd'hui, avec les pressions éditoriales occidentales ; la censure politique des États africains, les difficultés économiques et la déscolarisation des lecteurs africains, les obstacles linguistiques (« Il est difficile d'écrire dans une autre langue que celle de la puissance économique éditoriale », p. 56), les contraintes de l'exil, etc.
- 4 Accablés par des « nationalités littéraires trop pesantes », les auteurs risquent beaucoup et jusqu'à leur vie, si l'on en croit l'exemple de cet auteur kenyan, Ngugi wa Thiong'o, pendu pour avoir écrit une pièce de théâtre en kikuyu.

- 5 Sans être toutefois entrée dans une analyse politique de fond, l'auteure évoque dans un deuxième temps les « principaux centres et circuits de diffusion de la littérature africaine en France et en Afrique ». Sont passés en revue les outils de production et de diffusion de la littérature africaine d'hier et d'aujourd'hui : les éditeurs français qui, après les avoir ignorés, se disputent désormais les auteurs ; les éditeurs africains qui se battent entre deux coupures d'électricité pour faire circuler les livres à un prix abordable auprès des populations africaines (le plus étonnant reste Moussa Konaté au Mali) ; les librairies « par terre » concurrentes des librairies traditionnelles, les bibliothèques, les universités et les sites Internet.
- 6 Enfin, dans un troisième temps, sous le titre : « Caisse de résonance de la littérature africaine : éléments d'une stratégie », il nous est présenté cette fois une liste des différents espaces institutionnels, politiques, médiatiques ou associatifs, dans lesquels évolue la littérature africaine qui, si elle s'inscrit au programme de nombreux festivals dont celui des Étonnants Voyageurs, reste toutefois le parent pauvre de la création en Afrique.
- 7 Hormis quelques anecdotes riches de signification idéologique (comme celle d'une directrice commerciale d'une grande surface culturelle parisienne affirmant classer les livres africains en fonction du taux de mélanine dans l'organisme des écrivains, p. 126), cet ouvrage reste très descriptif et manque de distance analytique et interprétative vis-à-vis de son objet. La perspective de l'auteure ne semble pas remettre en cause la vision culturaliste, ou en tout cas identitaire, qui ramifie les manifestations culturelles sur ou en Afrique quoi qu'en disent ses instigateurs. L'Afrique est à la mode, la langue française doit être « revitalisée » et, comme dans le milieu du cinéma ou de la photo, il s'agit pour beaucoup de trouver la perle rare, prétexte à un désir parfois bien plus subjectif, mais souvent très sincère, d'une fuite « revitalisante », d'un abandon de soi pour une rencontre avec une Afrique devenue symbole de l'altérité. La fuite d'un monde capitaliste dénué de toute dimension poétique vers un continent pas encore totalement dévoré par ce même libéralisme, ne serait-ce pas là les motivations profondes et probablement inconscientes de certaines personnalités de la culture française ? Derrière cette fascination – certes plus visible encore pour les arts visuels – existe-t-il une réelle dimension intellectuelle et littéraire ou bien résulte-t-elle, pour la majeure partie des « fascinés », des conséquences politiques et sociales d'une mondialisation angoissante cristallisant tour à tour des identités francophones, africaines, nationales, régionales, etc., à l'instar de cet auteur sénégalais Boris Diop regrettant que les créateurs africains rejettent leur « africanité » : « Je ne suis pas d'accord. À l'heure où la mondialisation avance, les grands pays européens tiennent eux-mêmes à se raccrocher à leurs racines. Pourquoi devrions-nous nous dissoudre dans le monde ? » (p. 20). Quoi qu'il en soit des positionnements et des étiquettes, les éditeurs français, plus pragmatiques, savent, eux, comment rentabiliser cette fascination. Ce livre, à en croire sa conclusion, s'inscrit lui-même dans cette direction puisqu'il vise à « faire prendre conscience d'un besoin de connaissance de la littérature africaine et de l'Afrique au sens large » et ne cesse, sans y parvenir, de remettre en cause la catégorisation d'un champ déjà circonscrit par le sujet d'étude même et que l'on finira par appeler « écritures noires » (p. 198).